

Voulant faire partir cette lettre par le courrier anglais, comme je vous l'ai dit, j'ai été la porter à un de mes camarades, le prince Georges Bibesco qui connaît le consul anglais auquel il devait remettre un paquet de lettres pour son frère qui est à Paris. Quand je suis arrivé il était en train d'écrire, et m'a lu quelques passages de sa correspondance, et il y avait une telle similitude dans nos appréciations que j'ai rouvert ma lettre pour la lui lire.

C'est un brave garçon qui, je crois vous l'avoir dit, m'a été on ne peut plus dévoué ; lorsque nous avons appris mon mauvais classement il a écrit aussitôt à son frère qui connaît beaucoup le ministre et le colonel Ribourt, afin de les renseigner sur mon compte ; de sorte que si les nominations se font en France, et que je sois nommé, cette intervention n'y aura pas été pour peu de chose.

Ceci vous explique que je me sois ouvert avec une entière confiance à Bibesco ; il a trouvé que ma lettre faisait une peinture tellement exacte de tout ce qui se passe ici qu'il m'a demandé l'autorisation de ne pas la cacheter pour que son frère puisse en prendre connaissance.

H. L.

XXVI

Mexico, le 12 août 1863.

J'ai reçu il y a quelques jours votre lettre du 27 juin, et je suis heureux de vous savoir toujours satisfaits et en bonne santé. Je craignais que les mauvaises nouvelles que je vous annonçais sur mon peu de chances d'avancement n'eussent produit sur vous une impression fâcheuse et détruit votre calme habituel.

Il est probable qu'il en a bien été un peu ainsi, et que comme à moi, il vous aura fallu un certain temps avant d'en prendre votre parti.

Marie me dit que je revienne tel que je suis parti et c'est le principal ; elle a raison et je suis bien sûr d'avoir de vous tous le même accueil, capitaine ou chef d'escadrons.

Je crains fort que la lettre que je vous ai écrite au moment de notre départ de Puebla, et dans laquelle je vous donnais copie de celle que j'adressais à M^{me} Cornu, n'ait porté de nouveau atteinte à votre repos, non seulement en raison du mauvais tour qui m'a été joué, mais surtout à cause de la franchise avec laquelle je m'exprimais.

Cela a dû certainement arriver, puisque même avant

cette lettre, mon père me reproche déjà mon excès de franchise, et m'exhorte à la prudence.

Que sera-ce donc lorsque vous recevrez ma dernière qui n'est que la substance de la lettre que j'ai écrite à M^{me} Cornu dans l'espoir qu'elle saurait en faire son profit!

Je ne me fais pas illusion, il est très possible que cette lettre me nuise beaucoup, mais je vous affirme qu'en l'écrivant je n'ai nullement songé à moi.

Le hasard m'ayant peut-être mis en position par M^{me} Cornu de faire savoir des vérités très utiles à mon pays et à son gouvernement, je n'ai pas eu la moindre hésitation ; je me suis tout à fait effacé, et je trouve que si je n'avais pas agi ainsi je n'aurais été ni honnête homme, ni bon Français.

Il est de notre devoir d'éclairer l'opinion publique et le gouvernement sur la moralité et l'intelligence des gens qu'il emploie, et quoi qu'il arrive, non seulement je ne regrette rien, mais je continuerai à faire comme j'ai fait jusqu'à présent.

Pour le moment il n'y a rien de nouveau : nous sommes toujours dans les mêmes errements, c'est-à-dire que nous suivons toujours la mauvaise voie.

Les jeunes officiers d'ordonnance du maréchal, qui ainsi que leur chef sont comblés, ne se gênent pas pour dire en public que le maréchal reconnaît qu'il n'y a rien à faire des Mexicains et qu'il lui tarde beaucoup de partir ; qu'il n'attend pour cela que l'arrivée de Maximilien, parce qu'après avoir occupé la première place ici, il ne peut rester à la seconde (*sic*).

J'espère qu'elle est assez forte, cette dose de vanité

qui empêche M. Forey de se contenter de passer après un Empereur!

Mais cette vanité n'est que le prétexte ; comme je vous l'ai dit dans ma dernière lettre, il n'a pas voulu laisser partir M. de Saligny, parce qu'il ne veut pas prendre la direction politique dont il se tirerait moins bien encore que de la direction militaire.

Il y a quelques jours a paru dans le journal une adresse des principaux habitants de Mexico au maréchal Forey par laquelle on le complimentait de la haute dignité que venait de lui accorder l'Empereur ; on disait que cette dignité n'était que la juste récompense de ses mérites ; que maintenant tous ces honneurs devaient l'engager à sortir de *l'apathie* ; qu'il y avait encore pour lui une autre récompense à espérer, celle de la gratitude du peuple mexicain, en envoyant rayonner son armée pour pacifier le pays.

Tout ceci était très spirituellement dit et sur un ton narquois qui n'échappait à personne (on attribue cette lettre à M. de Saligny) ; mais s'il n'y avait pas eu le mot *apathie* je suis sûr que le général en chef n'y aurait vu que du feu.

Ce mot *apathie* l'a fort troublé, et il a répondu une lettre qui a aussi paru dans le journal et où il disait que lui, « non Mexicain, était obligé d'apprendre aux Mexicains que leurs routes étaient en ce moment impraticables pour une armée régulière, trainant avec elle canons et munitions ; qu'il ne voulait pas céder à leur impatience, lui qui avait su résister à l'impatience des Français pour le siège de Puebla ».

Il a parfaitement raison de ne pas se mettre en route maintenant ; mais je voudrais bien savoir ce

qu'il répondrait à ceux qui lui demanderaient pourquoi il a perdu tant de temps après la reddition de Puebla.

Notre position est bien embarrassée.

Les Mexicains ne savent sur quel pied danser. Ils comprennent encore mieux que nous que jusqu'ici nous n'avons rien fait; ils connaissent l'opinion publique en France, et craignent qu'elle ne force l'Empereur à nous rappeler et qu'alors nous ne les laissions en butte au parti libéral.

D'un autre côté on fait courir le bruit que les agents de Maximilien dépeignent à celui-ci la position telle qu'elle est, et que Maximilien n'acceptera pas le trône.

De tout cela il résulte de notre part une hésitation qui diminue chaque jour le nombre de nos partisans.

Pendant ce temps le parti libéral, maître de la plus grande partie du pays, prépare ses moyens de résistance, et recrute de nouvelles troupes.

Je sais bien qu'une colonne de un bataillon avec deux pièces d'artillerie pourra toujours être sûre de traverser tout le Mexique sans rencontrer de résistance sérieuse, mais nous sommes si peu nombreux pour cette immense surface que nous ne pourrions jamais tout occuper à la fois. Nous serons obligés de courir toujours après un ennemi insaisissable qui fatiguera nos soldats par des marches et des contre-marches, et nous tuera ainsi plus de monde par les fatigues que par son feu.

Et pourtant tout cela aurait pu être évité si on l'avait voulu : il fallait se presser d'abord, et ensuite rester fidèle au programme de l'Empereur.

Lorsqu'à notre entrée, nous avons affiché cette proclamation du général Forey que, par les idées et par le style, on reconnaissait bien ne pas être de lui, les libéraux ont été sur le point de venir à nous. Ils ne fallait plus qu'un grain de sable dans le plateau pour le faire pencher de notre côté.

Je crains fort, en somme, que la guerre du Mexique ne soit bien funeste à notre pays et à son gouvernement. Vous allez en entendre de belles à l'ouverture des Chambres! Car ce que je vous raconte nous le disons tous, et il est impossible qu'on ne soit pas éclairé en France sur tous les détails de cette situation lamentable.

Il est grand temps que l'Empereur change ses agents, et fasse choix d'homme probes et intelligents, comme il y en a tant en France, pour venir les remplacer et mettre en pratique des idées libérales et régénératrices, et surtout qu'il n'envoie plus ses anciens espions.

Saligny doit lui servir de leçon.

Quand on paie un individu pour qu'il trompe son maître en votre faveur, on peut être sûr qu'il vous trompera plus tard : Saligny en est une preuve convaincante. Il a trompé le pays et l'Empereur sur les résistances que nous rencontrerions ici en suivant la marche qu'il nous a imposée, c'est-à-dire en nous accolant à des Marquez, à des Almonte, gens qui sont voleurs, immoraux et incapables.

Si nous étions venus ici seuls, avec notre titre de Français simplement, tous les partis seraient venus en amis au-devant de nous.

En mettant de côté réactionnaires stupides et libé-

raux outrés, nous avions pour nous la masse travailleuse et honnête de la nation, qui dans le fond est bien plus libérale que nous. Avec son concours, nous exterminions facilement le brigandage, et nous aurions alors donné au pays le gouvernement que nous aurions voulu. Quelle que soit sa forme, le pays eût accepté n'importe qui, ou n'importe quoi, du moment où il nous aurait vus tenter d'établir solidement les mêmes principes libéraux que chez nous.

C'est parce que l'Empereur, s'en rapportant à M. de Saligny, a suivi la marche opposée que nous sommes dans le gâchis, et Saligny nous y plonge de plus en plus parce que tous ses intérêts sont chez les réactionnaires.

Pour vous donner une idée de ce qu'il fait, je ne vous raconterai qu'une des nombreuses histoires qui courent sur son compte.

Un banquier d'ici, appartenant au parti rétrograde, M. L..., a été trouver M. de Saligny, avec lequel du reste il fait depuis longtemps des affaires du même genre, pour lui demander s'il fallait acheter une créance bien plus véreuse que celle de Jecker. Cette créance appartient à un banquier français qui, la sachant mauvaise et malhonnête, ne demandait pas mieux que de la vendre. M. de Saligny, moyennant deux cent mille francs de pourboire, aurait promis de faire rembourser cette créance.

Ceci est tellement fort que vous ne le croirez pas.

Pourtant la chose est vraie ; elle est racontée par un officier de marine français, dont la sœur est mariée à un de ces MM. L..., et qui n'a plus de ménagements à garder avec eux, parce que ce

M. L... rend sa sœur très malheureuse. Il a demandé un congé pour ramener sa sœur en France, et il a entre les mains les preuves de ce que je viens de vous dire.

Du reste, depuis fort longtemps à Mexico la légation française passe pour être une officine de tripotages où l'on fait commerce du nom français pour le remboursement des créances non fondées.

Depuis notre retour à Mexico, il paraît que M. de Saligny travaillait sur une échelle plus grande que jamais. Il promettait de faire rembourser telle créance moyennant telle somme, et exigeait d'avance une partie de cette somme.

Aussi depuis vingt jours qu'il est question de son rappel, les individus qui lui ont donné des avances les lui réclament avec acharnement. Lui ne veut pas les rendre, et leur répète à satiété que ce sont ses ennemis qui répandent ce bruit-là ; qu'il est mieux que jamais dans les papiers de l'Empereur.

Malgré ces assurances, les autres ne sont pas très convaincus, parce qu'avec raison entre canailles on doit se méfier les uns des autres. C'est à cause de cette méfiance que tous ces bruits ont transpiré, et qu'en ce moment on en fait partout des gorges chaudes.

Il ne fallait rien moins que notre présence ici pour ramener les Mexicains à la juste appréciation du caractère français. Il est vrai qu'il faut leur pardonner la mauvaise opinion qu'ils ont de nous, car ils n'ont jamais connu ici que des perruquiers et des ministres plénipotentiaires presque tous plus voleurs que leurs ministres à eux.

Il a fallu leur faire voir l'administration de notre armée, notre tenue, notre dignité, notre éducation pour qu'ils comprennent que la France est tout le contraire de ce qu'ils connaissent d'elle par les échantillons que leur envoient notre commerce et notre gouvernement.

Avec tout cela je croyais n'avoir rien à vous dire et cependant j'ai rempli deux feuilles de papier. C'est sans doute parce que je suis dans un état de fureur perpétuelle de voir dilapider ainsi les fonds de la France, salir le nom français, et mon pays marcher dans une voie qui peut lui coûter bien cher.

Samedi prochain nous passons une grande revue à l'occasion de la fête de l'Empereur. Le maréchal va donner des décorations.

Je vous annonce sans grand plaisir que je suis nommé officier de la Légion d'honneur. Si on voulait en nommer, il fallait bien que le choix tombât sur moi, car ceux qui avaient seulement trois ans de grade de chevalier ont été nommés.

H. L.

XXVII

Mexico, le 8 septembre 1863.

Au milieu de la comédie qui se joue sous nos yeux, nous ne savons plus que penser, et nous restons dans la plus grande incertitude.

Comme vous le savez depuis longtemps, le maréchal Forey et M. de Saligny sont rappelés. Il paraît que l'Empereur a enfin compris toutes les fautes qui ont été faites ici, et qu'il veut y porter remède. Mieux vaut tard que jamais!

Le rappel de ces deux personnages a produit un très bon effet sur la population.

Je ne parle pas de l'armée parce que nous n'avons jamais cru que ce système de stupidités et de canailleries pouvait durer. Nous regrettons seulement que ces rappels se soient fait attendre aussi longtemps.

Mais actuellement voici ce qui se produit : le maréchal malgré sa vanité n'a pas tout à fait digéré la lettre élogieuse que lui écrivait l'Empereur pour le rappeler, et ce qui m'étonne c'est qu'il ait reconnu que son rappel est en effet une disgrâce. Aussi il ne peut l'avalier, et au lieu de remettre tout de suite le commandement au général Bazaine, comme cela était son devoir, il le conserve, s'appuyant sur une phrase de la lettre de l'Empereur dans laquelle il lui est dit de remettre le commandement quand il le jugera opportun.

Ceci est de la pure politesse, car il y avait en même temps une lettre officielle du ministre qui ne faisait pas de politesse, et que le maréchal Forey a mise dans sa poche, sans en parler au général Bazaine; dans cette lettre il lui était enjoint de remettre le commandement à ce dernier.

D'un autre côté, Saligny, dont le rappel précédait d'un courrier celui du maréchal, a dans le principe fait mettre en doute ce rappel. Le journal *l'Estafette*, rédigé par un monsieur tout à la dévotion et à la

solde de M. de Saligny, mêlé dans les sales affaires dont la légation française est le marché, remplit depuis un mois les colonnes de son journal des jérémiades que lui inspire le rappel de Saligny, « de cet homme indispensable qui par son intelligence, son énergie, son honorabilité, a forcé l'intervention à marcher dans la bonne voie », etc., etc.

Ce journal représente le parti des banquiers voleurs, des réactionnaires pourris que nous avons placés au pouvoir par l'influence salignyste.

Ils ont tous des intérêts communs qui consistent à faire payer au nouveau gouvernement des créances véreuses.

L'opération était très avancée, marchait fort bien, les pots-de-vin étaient convenus; Saligny avait déjà reçu des avances, lorsque tout à coup arrive son rappel!

Jugez quelle stupéfaction dans cette bande de canailles!

On vient trouver Saligny; il nie d'abord. Mais le fait est trop patent; il est ensuite obligé d'avouer la vérité à ses associés, et il leur fait voir que toutes leurs espérances sont renversées s'ils le laissent partir.

Que faire alors? Monter une cabale, remplir les journaux de lamentations sur le rappel de cet homme illustre, indispensable à l'organisation du Mexique, et faire faire des adresses à l'Empereur par le gouvernement de la régence, et par l'*ayuntamiento* de toutes les villes.

C'est ce qui a lieu en effet.

Mais on comprend que le maréchal Forey, entré en

aveugle dans ce complot dont il ne démêle pas les vils mobiles, ne peut indéfiniment retenir le commandement, qu'il sera obligé un beau jour de le donner au général Bazaine, et que celui-ci, chargé des pouvoirs politiques en même temps que des pouvoirs militaires, non seulement ne se servira pas de M. de Saligny, mais le forcera à se rembarquer pour être sûr qu'il ne le contrecarrera pas par des menées souterraines.

Aussi Saligny cherche-t-il à se prémunir contre ce danger.

Depuis quatre jours il s'est résigné à publier son rappel. Espérant toujours que les adresses qu'il fait envoyer à l'Empereur changeront la décision impériale, il fait savoir qu'il ne peut quitter le Mexique en ce moment, parce que non seulement il a mangé la plus grande partie de son patrimoine à représenter la France en ce pays, mais que de plus il a contracté cinquante mille francs de dettes; que, pour les payer, il a donné l'ordre de vendre les dernières terres qu'il a en Normandie, et qu'il attendra le résultat de cette vente.

Tout cela, je vous le répète, est pour gagner du temps, et tâcher de mener à fin toutes ses ignobles opérations. Mais il a beau faire, il faut bien que le maréchal Forey parte d'ici à un mois, et alors si le général Bazaine a un peu de vigueur, et qu'il tienne ses promesses, il saura bien faire embarquer de force M. de Saligny, et il fera bien, car s'il laissait ici cette vipère, il aurait à s'en repentir.

Le maréchal Forey en refusant de remettre tout de suite le commandement au général Bazaine se

sera montré jusqu'à la fin ce qu'il a toujours été, c'est-à-dire un homme nul et vaniteux. Il entrave ainsi les opérations à venir, attendu qu'il faut un temps matériel suffisant au général Bazaine pour préparer son expédition, et faire entrer la politique dans la nouvelle voie libérale. Ainsi M. Forey atteint l'apogée de sa réputation en retardant les opérations même par son départ.

Et dire qu'il est possible que l'on confie à un homme pareil un corps d'armée dans une guerre européenne!

Voilà où en arrive l'Empereur avec son favoritisme, et sa rage de mettre au sommet des dignités tous les hommes sans foi dont il s'est servi pour faire son coup d'État.

Heureusement pour nous autres militaires, il n'y a rien à dire sur la moralité du maréchal Forey, et les raisons que l'on voudrait donner au retard qu'il met à partir, à savoir que ses intérêts sont liés aux sales affaires de Saligny, sont autant de calomnies.

Je le répète, ce n'est qu'un homme nul et vaniteux qui, par suite de ces deux défauts, a mis la France et l'Empereur dans une fausse position, parce que nous commençons à voir que la guerre du Mexique était un des appoints de la guerre de Pologne.

Seulement, tous les retards dus à l'ineptie du maréchal Forey ont dû contrecarrer horriblement les projets de l'Empereur, qui lui aurait écrit très durement par ce dernier courrier, à lui, à M. de Saligny et à M. Budin, le chef de l'administration.

Le bruit court que Maximilien ne vient plus parce qu'on veut lui donner la couronne de Pologne.

Alors qu'allons-nous faire du Mexique? Pour lui-même son avenir m'intéressait peu; mais c'est que maintenant cet avenir est lié aux intérêts et à la politique de la France, et je crois que notre cher pays n'en recueillera que des déboires.

H. L.

XXVIII

Mexico, le 23 septembre 1863.

Le maréchal et M. de Saligny ne veulent toujours pas partir. Ce dernier s'est fait voter comme récompense nationale 100,000 piastres (537,000 francs) par l'assemblée des notables. Le gouvernement de la régence n'a pas encore ratifié, mais on dit qu'il est disposé à le faire. En conséquence, cette récompense nationale sera payée sur les fonds que nous avons prêtés à la régence pour pouvoir marcher.

C'est assez curieux, comme vous voyez.

Il paraît que le général Bazaine aurait été trouver Almonte pour lui dire que la régence n'avait pas le droit de disposer ainsi de l'argent prêté au Mexique par la France. Almonte aurait répondu que la régence est souveraine, et que par conséquent elle est libre de faire ce qu'elle veut.

Si seulement le maréchal était parti, peut-être le

général Bazaine empêcherait-il cette nouvelle indélicatesse de Saligny qui demande l'aumône comme un misérable qu'il est.

Quelle opinion voulez-vous qu'on ait de la France lorsqu'on la voit représentée de cette manière?

Le courrier du commerce a apporté, assure-t-on, la nouvelle que Maximilien ne consent à venir que quand tout le pays sera pacifié, et qu'il y aura eu en sa faveur un vote universel.

Alors nous en avons pour longtemps sans revoir la France.

Avec l'entêtement du maréchal qui ne veut pas partir, et qui ne veut rien faire, nous perdons un temps précieux dont les libéraux ont déjà profité pour se réorganiser. Maintenant ils deviennent agressifs. A chaque instant nous avons de petits combats dans lesquels ils sont battus, bien entendu, quand ils s'adressent à nous. Mais il n'en est pas de même lorsqu'ils s'adressent à l'armée mexicaine, notre alliée.

Dernièrement ils sont venus attaquer Iguala où était une division tout entière. Au moment de l'attaque une compagnie qui venait d'être habillée par nous a passé à l'ennemi au grand complet; le reste de la division a pris honteusement la fuite sans tirer un seul coup de fusil. Voilà comment se conduit l'armée mexicaine, et il en sera toujours ainsi tant qu'on ne l'organisera pas à la française, avec des chefs français.

La morale de la chose est que nous sommes dans un fier pétrin dont nous ne pouvons sortir qu'avec beaucoup de vigueur, beaucoup de promptitude dans

nos mouvements militaires, et surtout en changeant de ligne de conduite, en lâchant le parti prêtre pour le parti libéral.

Espérons que le général Bazaine a reçu des instructions dans ce sens, et qu'il tiendra ce que l'on attend de lui.

Il n'est pas encore question de notre départ pour l'intérieur. Le maréchal veut encore attendre le courrier anglais avant de s'en aller, de sorte que nous ne pourrons pas nous mettre en marche avant le 10 ou le 15 octobre.

Personnellement ce retard ne me contrarie pas trop, parce qu'il est arrivé un affreux accident à mon beau cheval arabe. Il a été piqué par un scorpion; à la suite de cette piqûre, il a eu la gangrène, une résorption purulente, et pendant huit jours on l'a cru perdu; cependant il va mieux, mais il a une plaie horrible, et est dans un état de maigreur qui fait peine à voir. Le vétérinaire me fait espérer que dans vingt jours il sera en état de marcher, et que je pourrai l'emmenner avec moi. J'en doute beaucoup, et je vais me décider à en acheter un autre.

Ma caisse n'est pas retrouvée, et je commence à être joliment au bout de mes effets; néanmoins je ne veux rien me faire faire; je m'habillerai de cuir pour aller à l'intérieur, et je conserverai ma bonne tunique et un pantalon seulement, pour faire le beau dans les villes.

Du moment que je ne vous parle pas de ma santé, c'est qu'elle est toujours excellente.

Nous sommes maintenant obligés de prendre des précautions contre le froid, car depuis trois jours

nous avons un temps du mois de novembre en France, et le ciel est couvert et triste au possible.

Heureusement pour nous distraire nous avons demain un grand bal chez le maréchal ; j'y ai fait inviter une famille charmante chez laquelle je vais souvent. Il y a quelques jours j'y ai déjeuné ; vous ne pouvez vous faire une idée de ce festin, les noces de Gamache ne sont rien en comparaison : il y avait des plats à l'infini, des vins de toutes les couleurs, et on faisait tant d'instances qu'il fallait absolument manger de tout. J'ai eu beau me défendre, il m'a fallu céder aux enjôlements de quatre charmantes jeunes filles et de leur mère, et absorber tout ce qu'il leur plaisait de mettre sur mon assiette.

H. L.

XXIX

Mexico, le 8 octobre 1863.

Ainsi que je m'y attendais, je n'ai pas été nommé chef d'escadrons. Le maréchal a trompé toutes les prévisions en portant son choix sur un capitaine qui était le dernier auquel on pouvait penser, qui ne figurait même pas au tableau d'avancement, et qu'il a envoyé en France après la prise de Puebla.

Croyez bien que je ne suis pas découragé ; je suis

heureux et ne regrette rien devant toutes les sympathies de mes camarades : elles sont unanimes ; même des officiers qui ne me connaissaient pas sont venus me faire leurs compliments de condoléance.

Le maréchal est enfin parti dimanche dernier, après nous avoir fait des discours dans le même style que ses ordres. Tout le monde est resté très calme et très froid devant ses protestations d'affection.

On lui a rendu les honneurs réglementaires ; on l'a reconduit jusqu'à un kilomètre hors de la ville. Là nous avons fait demi-tour, et lui a continué son chemin.

Il a dû voir qu'il partait peu chargé des sympathies du corps expéditionnaire qu'il a découragé par les dernières nominations qu'il a faites, car les autres armes, l'infanterie surtout, ont aussi été victimes de sa partialité.

Heureusement nous allons bientôt partir pour l'intérieur, d'après ce que l'on dit, et alors les distractions et les travaux de la marche, les émotions des petits combats que nous aurons encore, nous rendront à nous-mêmes, et nous feront vite oublier nos déboires.

Ici, personne ne sait plus où on en est. Le bruit que Maximilien n'accepte pas la couronne prend de plus en plus de consistance. Français et Mexicains sont dans la plus grande indécision. On se demande ce que l'on va faire du Mexique. Jusqu'à présent le général Bazaine a été impénétrable sur la ligne de conduite qu'il va suivre. Sa position est bien difficile, car il ne peut renverser le gouvernement de la

régence qui sera toujours une barrière infranchissable entre les libéraux et nous.

D'un autre côté nous sommes trop peu nombreux pour pouvoir occuper tout le pays.

Il faut faire abstraction de l'armée mexicaine alliée, qui continue à désertir par compagnies entières.

Tant qu'on n'arrivera pas à lui donner une organisation française, ce sera plutôt un embarras qu'une aide, et cependant cette armée nous coûte assez cher.

Ce qui nous paraît malheureusement certain, c'est que nous sommes ici pour longtemps, et que nous ne voyons pas le moyen d'en sortir.

Adieu, mes chers parents, je vous embrasse de tout mon cœur, et vous charge d'être mon interprète auprès de tous nos amis. Encore une fois soyez raisonnables, faites comme moi et acceptez les choses telles qu'elles sont.

H. L.

XXX

Mexico, le 24 octobre 1863.

La question du Mexique est plus embrouillée que jamais, et nous n'y comprenons absolument plus rien.

La régence est en révolte contre nos idées et nos intentions. Elle ne veut à toute force pas rapporter le décret sur le séquestre. De plus elle va promulguer un nouveau décret pour mettre les prêtres hors la loi commune, et les rendre seulement justiciables de leurs pairs, d'après la loi canonique.

On n'a pas idée d'un entêtement et d'un aveuglement pareils.

Le général Bazaine ne sait que faire. Le seul moyen serait de déclarer l'état de siège, et de mettre la régence à la porte; mais c'est un moyen extrême, et je comprends qu'il n'ose pas l'employer.

Les mesures radicales ne sont pas, du reste, dans son caractère, qui est peut-être empreint de faiblesse. Il ménage trop la chèvre et le chou.

Il paraît qu'il aurait dit ces jours derniers que s'il voulait il aurait bientôt éclairé la situation, mais qu'il n'osait le faire parce qu'il n'avait reçu de Paris aucune instruction, et qu'il croyait qu'on voulait laisser les choses dans l'obscurité. Pour mon compte, je ne crois pas à ce cancan, et je suis convaincu, au contraire, que l'Empereur voudrait bien avoir une solution à annoncer aux Chambres. Le doute dans lequel on se trouve nous fait le plus grand tort.

Les guérilleros se montrent de nouveau partout; il y a une quinzaine de jours, à six kilomètres de Vera-Cruz, il ont enlevé les rails du chemin de fer, et ont fait feu sur le convoi qui a déraillé. Mon ami Ligier, qui venait d'être nommé chef de bataillon à la légion étrangère, se trouvait dans le train; il a reçu trois balles et est mort.